

**Carelle D**

# **Arrachements**

**Roman noir**

*« Vers le ciel quelquefois, comme l'homme d'Ovide  
Vers le ciel ironique et cruellement bleu,  
Sur son cou convulsif, tendant la tête avide,  
Comme s'il adressait des reproches à Dieu ! »*

Charles Baudelaire, Les fleurs du mal, -le cygne.

*« Il faut que la vie nous arrache le cœur, sinon ce n'est  
pas la vie. »*

Christian Bobin, Noireclaire

### Présentation de l'auteure :



Carelle D. est une autrice bordelaise. Elle publie son premier recueil de poèmes *Catharsis* en 2020 aux éditions Maïa. La même année, elle autopublie son thriller *Ecchymoses* que la maison d'édition *L'Echarpe d'Iris* édite en avril 2024 dans la collection Indigo. Elle participe également à divers concours poétiques, dont celui du prix littéraire du pays de Buch, est médaillée d'argent pour celui organisé par la maison d'édition Poésie.io. Membre du collectif « Elles préfèrent le court », ensemble d'autrices lié par le même plaisir d'écrire, elle s'engage à leurs côtés dans diverses manifestations culturelles.

La lecture et l'écriture sont ses deux passions associées à la course à pied.

Vous pouvez la retrouver, la lire et échanger via son compte instagram : **carelle\_\_d**

**Notes de l'auteur :**

Plus de cent dix enfants sont signalés disparus chaque jour en France. Quarante mille neuf cent quatre-vingt-neuf disparitions de mineurs ont été signalées en deux mille vingt-trois (chiffres du ministère de l'Intérieur).

Parmi ces disparitions inquiétantes, le lien entre exploitation sexuelle et épisodes de fugues successifs se confirme (droitdelenfant.org). De l'autre côté du spectre se situent les enlèvements parentaux.

Certaines affaires de disparitions d'enfants deviennent des *cold case* mais pour les parents, il est impossible de renoncer, car renoncer c'est mourir. Alors, ils s'accrochent à l'espoir infime d'une issue ou d'une réponse. Très choquée et horrifiée par la disparition de Marion Wagon en 1991, je me suis longtemps questionnée et je m'interroge encore sur ce terrible événement : comment une fillette de 10 ans peut-elle s'évanouir sans laisser de traces à quelques centaines de mètres de son domicile alors qu'elle rentre de l'école sans que personne n'ait rien vu ou entendu ? Trente ans plus tard, ce fait divers reste non élucidé : une énigme effroyable. La genèse de mon histoire a pris racine dans ce drame glaçant.

Je désirais lever le voile sur les disparitions de fillettes dans l'histoire que j'allais raconter, montrer l'acharnement des mères pour retrouver la chair de leur chair et la folie qui pousse un individu à commettre l'irréparable. Que peut-il arriver de plus terrible à une mère ou un père ? Perdre sa famille, pire, ses enfants. C'est un arrachement du cœur et de l'âme qui peut nous engloutir jusqu'à nous faire perdre notre humanité.

*Il n'y a pas une vérité, mais des vérités. Chacune peut filer entre tes doigts et alors, il te reste le mensonge. Il faut bien tenir, s'accrocher. Le faux prend le dessus. À moins que tu puisses rattraper la chose, rester droit et juste. Rester dans l'honnêteté des mots et de ta position jusqu'à ce que tu en crèves. Ou alors, d'un revers de la main, te débarrasser de ce qui t'encombre et la vérité n'a qu'à aller se faire foutre. Tu vas juste vivre et marcher entre les ruines et les beautés de ce monde. Redécouvrir l'immensité. Toi. L'étincelle jaillit comme ce phare planté à l'embouchure de l'estuaire, invoquant l'océan de son ultime et sublime hauteur. Finalement, tu t'aperçois que ton cœur n'est pas gelé. Il est ailleurs.*

*Il n'y a pas une vérité, mais des vérités. Reste à savoir laquelle est la tienne. Une liberté entière et neuve s'éprend de ton être et tu te détournes de certaines règles. Tu te sens plus léger. Tu jettes ta croix et ta couronne d'épines. Tu le peux. Tu le sens. C'est comme ça. Ton langage est multiple, fait de chair et d'espoirs. C'est une sensation nouvelle, très agréable et vertigineuse. Ressentir encore. Tout recommencer. Dévier de sa trajectoire et sauter.*

*Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L.122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle*

*Dépôt légal décembre 2024*

*© Éditions Polar passion*

*41 Avenue de Nontron*

*24450 Miallet France*

*ISBN 978-2-487612-09-9*

Dehors le temps est sec et chaud. La lumière en ce début d'après-midi cherche une issue au travers des rideaux en deuil de la chambre. Pourtant l'homme s'obstine à garder les yeux fermés. Il refuse cette vie qui tente d'inonder la pièce. Aucune voix qui console. Aucun mot pour réchauffer son cœur malade. Juste le vide, le rien, le silence, la brûlure de l'absence, la crevure du temps.

Dehors, les cris joyeux des enfants lui meurtrissent les oreilles tels des tirs de mortier. Ils réveillent en l'homme l'abominable blessure qu'il tente d'étouffer depuis des mois dans l'alcool. Mais cette garce refuse de le laisser en paix. Elle finira par dévorer le peu d'humanité qu'il lui reste encore. Sa tête tourne. La honte et un profond dégoût de ce qu'il est devenu le submergent comme une déferlante et lui coupent le souffle. Sa gorge est sèche, son haleine chargée, sa langue enflée et pâteuse. Il a encore une belle gueule de bois. Il ne se souvient pas de son retour ni par quel miracle il a réussi à rentrer chez lui. À pied ? En taxi ? A-t-il vomi ? Frappé ? Gueulé ? Sa tête ressemble à un gruyère dont les trous s'élargissent davantage à chaque soulerie. Il se traite de sale épave, de gros poivrot dégueulasse, de dégonflé, de bête

immonde et répugnante, mais il continue son travail de sape parce qu'il n'a plus que ça. Il boit jusqu'à perdre connaissance.

Il s'est souvent réveillé dans sa voiture, des traces de vomissures sur son pantalon et ses chaussures. En ce début de journée, il a atterri dans son lit.

Les draps humides empestent l'alcool et la sueur aigre de l'après-cuite. Ils lui collent à la peau. Il a froid. Pourtant son corps est en feu. Il a encore envie de vomir. C'est un rot bref et bruyant qui jaillit à la place. Il a l'impression d'être sur un bateau à la houle capricieuse. Son lit tangue dangereusement. Il s'accroche au matelas, le cœur au bord des lèvres. Il tâtonne, mais refuse toujours d'ouvrir les yeux. La culpabilité le ronge jusqu'à la moelle. Il suffirait d'une seconde et puis plus rien. Le souvenir qu'il pensait avoir enfoui au plus profond de son cœur lui revient et le percute de plein fouet. *Innocence. Mort. Blanc. Rouge.* La respiration coupée, il se crispe, terrorisé.

Un jour, *elles* ont disparu comme un courant d'air frais. *Elles* étaient, puis n'étaient plus. Il se surprenait à hurler leurs noms dans chaque pièce vide comme un désespéré. Personne ne lui répondait alors, il s'oubliait dans des nuits de plus en

plus noires. Son cœur brisé battait toujours. Était-ce le prix à payer ?

Le chat vient lui lécher le visage. Il repousse d'un geste tendre le félin qui miaule et cherche sa main. Mais l'animal insiste, mordille les doigts de son maître et l'homme attendri capitule : il caresse le pelage soyeux et doux. L'animal vient se lover contre lui. Il retrouve son calme, inspire, expire plusieurs fois. Il sent la bouteille le long de sa jambe. La tentation est trop grande, il cherche à l'attraper, mais ne réussit qu'à perdre l'équilibre. Il tombe du lit, entraînant dans sa chute le félin et la bouteille. Il reste étalé au sol, un de ses pieds emmêlé dans le drap. Il ne peut pas se relever. Il se sent lourd. Et très con. Le chat le fixe, le poil légèrement hérissé, sa queue fouettant le parquet. L'homme se met à rire comme un dément. Puis il entend des râles. Il met un moment à réaliser que c'est lui qui émet ses drôles de bruits. Son visage est trempé de sanglots qui semblent ne pas vouloir s'arrêter. Son mal de tête empire. Le vertige le happe à nouveau tout comme ses crampes à l'estomac. Il sent la bile lui brûler l'œsophage. Boire et oublier. Se remplir encore et encore jusqu'au point de non-retour. C'est le seul moyen qu'il a trouvé pour supporter à l'absence et survivre. Son image le hante. Il la

cherche. Il les cherche. Surtout elle. Son soleil. Parti en fumée. La peur est là, toujours, accrochée à son ventre hurlant, celle d'oublier qui ils étaient. La réalité est trop dure à supporter. Il veut en finir. L'envie est brute et soudaine. Vider ses entrailles, cracher sa détresse. Mourir. Pourtant, il est toujours vivant. Entier, mais cabossé. Leurs hurlements l'accompagnent dès qu'il pose un pied à terre. Dans son lit, la nuit. Au petit matin de ses insomnies. Alors il boit encore et encore. Il boit jusqu'à l'écœurement. Il boit pour noyer son chagrin. Mais la vérité fait bloc : ces cris perdus, ces larmes de vies brisées. Rien ne pourra les réparer. Rien ne pourra les ramener. Il veut juste que ces hurlements cessent. Il veut juste les entendre pour qu'elles soient là encore. Et ce pardon qui ne vient pas, ce cauchemar qui n'en finit plus. Si elle le voyait, elle serait déçue et anéantie, sûrement aussi très en colère de voir la loque qu'il est devenu. Peut-être aurait-elle honte, peut-être se sentirait-elle trahie ? Il s'oblige à ouvrir un œil. Il a oublié le son de sa voix. Il ne peut plus prononcer son prénom. Qui pourrait comprendre ce trop-plein d'amour qui le fait crever à petit feu ? Gueule d'ange maudit. Sa main caresse la bouteille cherchant une prise confortable puis l'empoigne fermement. Il la porte à sa bouche. Il lape le fond. Un

goût amer et doux, un shoot de désir et d'oubli. Quelques gouttes seulement, mais c'est mieux que rien, quelques gouttes qui lui permettront de tenir encore un peu.

Il se mord la langue jusqu'au sang. Il lâche la bouteille qui explose sur le sol taché. Et le cri enfin se libère, mais il ne peut plus l'entendre. Il ferme les yeux et se pisse dessus. Il s'en fout. Il est à nouveau auprès d'elle. Plus rien ne compte. Il s'endort.

**2**

Avant que tout arrive, ils avaient été. Deux nuages d'amour sur café crème. Une infinité de désirs. Elle était le monde qu'il avait rêvé. *Confiance et amour*. Il se souvient. Il l'avait remarquée tout de suite quand il était entré dans le bar avec ses copains. Impossible de la rater. On ne voyait qu'elle. Il ne voyait qu'elle. Sa bande et lui étaient assez populaires. Ils rentraient rarement seuls de leur soirée. Ils étaient réputés pour être de ces gars tranquilles et cools au bras desquels les filles aimaient être aperçues. Sa chevelure flamboyante lui avait fait tourner la tête. Il a su qu'elle n'était pas comme les autres filles. Elle ne faisait pas l'intéressante. Sa beauté était simple et incroyable. Elle avait dû sentir son regard sur elle. Elle discutait, accoudée au bar. Elle semblait à l'aise, sûre d'elle. Elle avait aussi tourné la tête vers lui et l'avait transpercé de ses yeux clairs. Ils ne s'étaient plus lâchés. C'est elle qui avait fait le premier pas. Elle était descendue de son tabouret, son verre à la main, et s'était dirigée vers lui. La conversation avait été naturelle. C'était comme s'ils s'étaient toujours connus : pas de silences gênés, de sujets de conversation forcés. Juste eux. Leurs yeux devenaient des mots.

Leurs yeux dévoraient leurs bouches. L'amour était déjà accroché à leurs gestes. Il se souvient exactement de la tenue qu'elle portait : elle était magnifique, avec ce petit truc en plus. Sa jolie robe, assortie à son teint, dansait sur ses hanches menues. Ses yeux riaient. Son visage était si fascinant. Ils sont repartis ensemble dès le premier soir et elle l'a suivi chez lui. Plus tard, elle lui a avoué que c'était la première fois qu'elle se comportait ainsi avec un garçon. Avec lui, elle s'était sentie en sécurité. Elle ne pouvait pas expliquer pourquoi. Lui pensait que, peut-être, si elle ne l'avait pas accompagné, elle serait toujours vivante aujourd'hui.

Avant que tout s'écroule, ils avaient été deux soleils s'éblouissant. Désir, plaisir, attente, étreinte, lit déglingué, réaménagé, réinventé. Ils avaient été des corps enchaînés, déchaînés. Ils avaient été des cris d'amour. Autour et en dedans. Des mots osés, crus, des peaux retrouvées, découvertes, irritées, des mains gourmandes et chaudes. Un abandon total, des matins ensoleillés. Et puis la vie qui s'achève sans crier gare. Le souffle coupé. Les papillons qui s'envolent et demain qui disparaît.

Mais à cet instant, il la regardait. C'était tout. Et dans ce regard, le monde se reflétait, elle au centre. Toujours. Il la

couvait du regard. Elle avait changé. Elle était éblouissante. Lui pensait que la vie était belle. Elle, se transformait depuis quelques jours. Il avait envie de la toucher en permanence de peur qu'elle ne disparaisse ou qu'on la lui enlève. Il craignait qu'on ne lui vole cette existence si parfaite. Il était en train de rêver les yeux ouverts. Il se pinçait parfois et se moquait de sa superstition d'un autre âge. Sa femme. Son épouse. Dieu que ce mot était doux et bon. Ils étaient mariés depuis quelques mois et il n'en revenait toujours pas qu'elle lui ait dit oui. C'était un miracle. Elle avait réussi à pénétrer son cœur de pierre. Elle l'avait empoigné à pleines mains et cajolé jusqu'à ce qu'il fonde, conquis. L'amour était entré dans sa vie sans frapper. Son cœur chantait depuis qu'il avait croisé sa route. Elle s'était engagée auprès de lui. Elle avait accepté de poursuivre sa route avec lui envers et contre tout, pour le meilleur et pour le pire. Il pensait ne pas mériter ce don du ciel. Elle était sa rédemption, sa muse, sa dope. Parfois il ne savait pas quoi faire de cet amour. Il l'encomrait. Il l'étouffait et pourtant, il en voulait plus. Il la voulait : elle. Son cœur était fou, son corps était enragé d'elle.

Depuis quelques jours, il la trouvait silencieuse et ailleurs. Bien sûr, il s'interrogeait. Il attendait qu'elle se livre. Il promenait son regard sur ses courbes affriolantes. Il avait envie d'elle en permanence. Il cherchait ce qui la rendait si belle. Il craignait qu'elle lui échappe, qu'elle découvre sa part d'ombre et le quitte. Il l'aimait tant. Il l'aimait trop.

Et puis, il comprit. Elle releva sa tête à ce moment-là., leurs yeux se croisèrent, s'accrochèrent longuement comme avant, les mêmes yeux qu'au bar lors de leur première rencontre. Elle pétillait de bonheur. Il lut sur ses lèvres ce qu'elle lui dévoilait, souriant, se touchant le ventre d'un geste déjà maternel.

Son cœur s'emplit d'une joie si forte qu'il en fut terrifié. Elle approuva de la tête devant ses yeux écarquillés. Deux seraient bientôt trois. Alors son cœur explosa.

*Dix ans plus tard*

À partir du moment où l'homme posa les yeux sur elle, son enfance disparut, happée par ses yeux bleu acier. En une fraction de seconde, le ciel s'assombrit, recouvert par les ténèbres de cet esprit malade. La petite perdit la mémoire dès cet instant - un vide sur plusieurs années. Personne n'aurait su dire pourquoi. Cela viendrait plus tard.

Quand leurs regards se sont accrochés, il était déjà trop tard pour elle. L'enfant était perdue, enfermée dans les fièvres déchaînées de l'homme. Elle avait déjà disparu, mais elle ne le savait pas encore. Il l'avait arrachée à son enfance douillette, faite de rêves et de douceurs. Il lui avait volé son odeur, celle particulière des petits, mélange de talc et de sueur aigre. Elle n'aurait, dans quelques minutes, que celle de l'homme sur elle : une odeur tenace, terreuse, mais pas celle des sols riches et généreux, non. Celle des damnés, l'odeur de la terre des morts. Une odeur rance, une pestilence dont elle ne pourrait se défaire jusqu'à la fin. Il aurait suffi d'un décalage du temps. Oh ! Pas grand-chose : un millième de seconde, et l'enfant aurait poursuivi sa vie sans accroc. Un laps de temps si court, celui d'une respiration, celui d'un souffle bref, qui

lui coûta une éternité et son innocence. Mais l'homme l'attendait, tapi dans l'ombre. Il l'observait depuis longtemps. Sa vie bascula dès qu'il lui prit la main, habitué à ce qu'on lui obéisse. Il lui vola cette étincelle que possèdent les enfants aimés et choyés.

Une certaine intimité s'offrait dans ce geste banal, mais si fort qui relie un adulte à un enfant. Une main tendue était un geste de confiance et d'amour, un geste d'abandon. La petite avait serré la sienne en retour, assurée de sa protection et tranquillisée par la chaleur qu'il dégageait. Elle leva la tête vers lui et sourit. La méfiance ne faisait pas partie de son monde. Non. Les adultes qui partageaient sa vie étaient bienveillants. Elle n'avait aucune raison de s'inquiéter et de résister. Elle pressa sa petite main chaude dans celle de l'homme.

Le visage de Louise s'est perdu dans les limbes de ses souvenirs. L'acte lui-même, contre-nature, s'est terré quelque part dans les méandres de sa mémoire, refusant la réalité, faisant comme si rien ne s'était passé. Elle niait l'atroce évidence que l'acte avait laissée, sur ce rocher perdu au milieu l'océan. Mais, même les vagues déchaînées n'ont pu balayer la chose. Elle était logée comme une tumeur maligne incu-

nable. Elle aurait beau faire. Les tempêtes seraient impuissantes pour anéantir le mal qui continuerait à la ronger, comme un vieil os. Il la grignoterait et la pourchasserait. Personne ne viendrait la sauver. Le monde est dangereux. Elle venait de le comprendre, mais il était trop tard. Elle n'avait pas lâché sa main. Après sa rencontre, son corps devenu si vite adulte refuserait tout contact physique - homme - femme - enfant - père - mère - frère - sœur. Désormais, personne ne pourrait plus approcher l'enfant. Sinon sa peau, cet organe vital dont aucun être humain ne pouvait se passer sans mourir, se révolterait.

Eczéma, psoriasis, rougeurs se développaient comme une allergie. Plutôt une répulsion.

Son corps amnésique s'était muré dans le silence. Plus un mot n'était plus sorti de sa bouche depuis sa plongée dans les abysses. À son retour dans le monde des vivants, une partie de la fillette était restée là-bas, recluse entre quatre murs. Une partie de la fillette devint inaccessible à ceux qui l'aimaient vraiment. Une partie de la fillette ne revint pas. Elle se réfugia dans une intériorité rassurante, recroquevillée dans son être, à l'abri, bien au chaud dans le doux cocon de l'oubli et les souvenirs de sa vie d'avant. Enfouissant ses peines dans le

ventre originel, sa bouche ne s'ouvrit plus que pour manger ou hurler si on l'approchait trop. Elle vivait le contact physique comme une agression. La petite avait fait deux arrêts cardiaques depuis son retour. Ramenée par miracle à la vie.

\*\*\*

La femme qui l'observait s'était juré de la sauver, de la réparer. Pauvre petite chose. Elle n'avait pu laisser de côté ses émotions. Elle était mère. Elle ressentait au plus profond de son être ce lien si particulier qui lie un enfant à sa maman. Clara croyait à la puissance des mots pour ressusciter un corps et un esprit. Même si c'était la première fois qu'elle était confrontée à un cas comme celui de Louise, elle *savait* la façon dont il fallait aborder les petites victimes et affronter leurs désordres émotionnels. Pédopsychiatre de formation, elle était habituée à traiter les dysfonctionnements de ses patients grâce à son grand sens de l'écoute et du contact. Les enfants ne réagissaient pas comme des adultes. Ils ne se livraient pas facilement, voire pas du tout. Il fallait trouver d'autres approches comme le dessin ou les jeux. Sa peau, barrière protectrice entre un dehors angoissant et un dedans abîmé, était une éponge qui absorbait les chocs jusqu'à l'overdose. Elle comprenait les poussées émotionnelles à

l'origine de ses dermatites. Elle savait que son eczéma généralisé pouvait traduire une régression à l'état infantile de complète dépendance, un appel muet et désespéré devant son effondrement psychique. Pendant des mois, la petite avait manqué du contact physique indispensable, tendre et enveloppant de la part de ses parents et plus particulièrement de sa mère. Clara se demandait si toutes les altérations de sa peau étaient des réactions de défense.

Pour la pédopsychiatre, la réponse était claire et sans appel. La fillette avait souffert de manière intense et répétée et cette douleur avait désorganisé son appareil psychique, affecté sa capacité de désirer et même de penser, car la souffrance est une épreuve. Clara en savait quelque chose. La douleur force le réseau des barrières de contact, détruit et court-circuite les relais du bien-être. Elle vous rend fou et faible. La douleur provoque une perturbation topique et rend l'état mental plus douloureux encore. La douleur ne se partage pas. Chacun est seul en face d'elle. La douleur est... intime.

Clara n'avait pas fermé l'œil pendant des jours lorsqu'elle avait lu le rapport du médecin légiste, épouvantée par ce

qu'elle avait découvert et la monstruosité des sévices endurés. Si elle s'assoupissait, elle se réveillait en sursaut, souvent en larmes. Des images immondes avaient remplacé les mots. Elle portait dorénavant, comme un fardeau, le poids des atrocités commises. Elle les avait absorbées. Elle entendait le rire du bourreau, comme une ultime provocation. L'enfant avait côtoyé le diable pendant des mois. Elle se sentait responsable en tant qu'adulte de ce qui lui était arrivé. Comme une caisse de résonance à sa propre douleur, lui renvoyant sa défaite et sa honte en pleine figure. Elle avait interdit aux policiers de l'approcher. Ils voulaient l'interroger. Mais c'était beaucoup trop tôt. Clara avait usé de son droit de médecin pour bloquer toute intrusion policière dans la sphère de l'enfant. Pour l'instant, elle avait besoin de calme, de protection et de temps.

— *Je sais*, lui avait-elle confié la première fois que la petite avait franchi la porte de son bureau.

Ce petit ange ne lui avait pas répondu bien sûr. L'enfant continuait à la fixer de ses yeux calmes et pourtant si lointains. Et puis son regard s'était perdu au-delà de la fenêtre, attiré par la vie à l'extérieur. *Je suis un oiseau*, pensa la petite fille. *Tout là-haut, Madame. Je m'appelle Birdy. Personne ne peut plus m'attraper.*

Elle resta dans cette position, immobile, les mains, abîmées par sa bouche qui rongait ses ongles jusqu'au sang, désormais crispées sur les accoudoirs du fauteuil. Elle était devenue hermétique au monde autour d'elle jusqu'à la fin de l'entretien.

L'enfant s'était transformée en un petit Loriquet vif et gracieux et contemplait le monde de là-haut. Et ce qu'elle observait ne lui donnait pas envie de se poser et de revenir. Le monde, là-haut, était plus rassurant. Elle se sentait libre. Au bout de quelques minutes, le médecin mit fin à l'entretien à contre-cœur.

— *Je sais*, lui répéta-t-elle, insistant doucement. Je vais t'aider si tu le veux bien.

Elle ne rencontra que le vide comme réponse, la petite fille l'ignora pendant ce qui lui sembla une éternité, puis jeta un regard rapide sur l'adulte en face d'elle.

Ensuite, la fillette se détourna aussi vite que ses yeux avaient pénétré l'âme du médecin, sondée, analysée en quelques secondes. Mais elle lui refusa l'accès à la sienne. La confiance, c'est ce que l'enfant avait perdu en chemin. Remplacée par la souffrance et la cruauté. Un gouffre l'avait séparée des adultes. La thérapeute cherchait à construire un

pont entre les deux mondes. À la réconcilier avec les grands. Elle ressentait l'urgence de la situation. Si la gamine s'enfermait trop profondément, on ne pourrait plus venir la chercher. Qu'advierait-il d'elle alors ? Clara regarda sa petite protégée emportée par les infirmiers vers sa chambre. Elle n'avait pas esquissé un mouvement : si ! Celui à peine perceptible de sa tête intriguée par l'arbre, à l'extérieur, et de la vie qui s'en dégageait. Clara connaissait les symptômes qui habiteraient l'enfant. L'insécurité permanente dont elle souffrait et souffrirait.

C'était toujours ainsi que les choses se passaient malheureusement. Il fallait du temps, beaucoup d'amour et de patience pour s'en sortir. Mais parfois, cela ne suffisait pas.

La douleur rongait la chair. Des envies de violence et une énergie débordante alterneraient avec des moments d'apathie et de profonde tristesse où elle voudrait se faire du mal. Elle revivrait ses instants de captivité comme une seconde mort.

Des flashes viendraient la tourmenter au moment où elle ne s'y attendrait pas, quand elle aurait baissé la garde. Lorsqu'elle reprendrait l'école, même si elle changeait d'établissement ou déménageait, le mal serait toujours présent en

elle. Ses amies - si elle pouvait renouer un contact de confiance un jour - les autres collégiens la fuiraient, la contourneraient comme le font les animaux qui abandonnent leurs congénères malades, de peur d'être à leur tour contaminés. Elle se sentirait autre, anormale, incomprise et seule, désespérément seule, et les autres sentiraient cette différence qui les séparait d'elle. Quand elle chercherait à communiquer, elle ferait d'immenses efforts d'adaptation pour se faire accepter : pour simplement survivre. Le sentiment d'avoir été utilisée pourrait entraîner une tendance à la soumission. Et, plus tard, ne pas savoir se protéger et accepter d'autres abus comme un éternel recommencement. Elle pensait à une de ses patientes de dix-neuf ans, violée par son père, directeur de banque, puis par une bande de garçons. La jeune victime s'était laissée docilement entraîner et, passive, avait accepté leurs assauts sans crier ni se plaindre. Elle répétait et acceptait un schéma familial monstrueux.

Elle se punissait, mais n'en avait pas conscience. Elle pensait mériter ce qu'elle subissait. La culpabilité était un trait de caractère commun à toutes les victimes d'abus. L'enfant pourrait aussi bien devenir elle-même bourreau à son tour. Cela commencerait très vite. Elle s'en prendrait de manière

rapide et sournoise à des camarades plus fragiles, plus jeunes ou simplement isolés. Une louve solitaire et cruelle jouant avec des brebis avant de les déchiqueter. Car elle aurait en elle cette anormalité démoniaque et intuitive des plus fragiles. Elle leur lancerait des piques, des mots anodins, mais mauvais. De ceux qui font mal. Et elle répéterait l'exercice avec une joie malsaine. Le mal l'aurait happée. Elle jouerait avec ses petites victimes apeurées. Et puis, le monstre sortirait de ses entrailles, libérant ses instincts les plus noirs. Enfin. Il donnerait toute l'ampleur de sa métamorphose diabolique sous les traits d'une jeune fille délicate. Elle dévasterait à son tour par des paroles, des gestes ou des regards hideux. Elle détruirait, écraserait, anéantirait. Certaines situations lui rappelleraient sa salissure. Ce drame serait inscrit dans sa chair et conditionnerait ses actes à venir. Clara voulait être là pour chacun de ces moments où la petite aurait le sentiment que son corps explose. Clara voulait être là lorsque la petite se souviendrait de ce qu'elle avait dû faire pour survivre, quand l'obscurité reprendrait le dessus pour l'emporter dans les enfers. Elle serait là pour l'empêcher de brûler et d'accepter le

diable en elle. Elle lutterait avec elle contre les portes de l'enfer, quitte à brûler à sa place. Elle ferait tout pour que cette enfant retrouve son innocence.

Lorsque la porte se referma, la jeune femme posa ses mains à plat sur le bureau, ferma les yeux, souffla. Inspira, expira lentement et profondément. Elle recommença plusieurs fois cette technique afin de réguler ses émotions et se calmer. Puis sa main secouée de tremblements ouvrit le tiroir de gauche et porta à sa bouche la flasque d'alcool qu'elle gardait jalousement et secrètement depuis quelques mois. Elle but une première gorgée courte, puis une seconde plus longue, se lécha les lèvres et rangea la bouteille au fond du tiroir. Elle se dégoûtait de boire autant et sentait qu'elle perdait peu à peu le contrôle, mais la vie lui était plus supportable ainsi. Avant, elle ne buvait que le soir, une fois rentrée chez elle. Mais la petite avait réveillé sa douleur et l'alcool la faisait taire. Elle fondit alors en larmes. Le désespoir avait eu raison d'elle. Ses sanglots étaient si forts que son corps dévasté tressautait à chaque secousse.

Comme depuis le début de son séjour, le personnel retrouverait la petite sous le lit : coincée entre le matelas et le sommier, collée au mur, roulée en boule tout au fond, les yeux

ouverts. Le sommeil l'avait désertée depuis son retour. À quoi pensait-elle ? Que voyait-elle ? La femme pensa à sa fille qui elle n'était jamais revenue. Un trou béant dans son cœur depuis qui ne cessait de s'élargir et qu'elle oubliait dans l'alcool. Elle ouvrit les yeux, sécha ses larmes d'un revers de la main, secoua sa tête et reprit sa lecture. Nota trois mots : trahison, souvenirs, souffrance.

Son intuition lui souffla que c'était le même ravisseur que celui de sa fille. Son cœur de maman ne se trompait pas. Son esprit de pédopsychiatre non plus. Il recommençait. Elle devait l'arrêter.

Sa main replongea dans le tiroir, vers un passé qui l'aspirait et contre lequel elle ne pouvait pas lutter...

\*\*\*

Clara avait demandé à sa fille de l'attendre devant le portail de l'école et elle était encore arrivée en retard. Marilou n'était pas là. Pas de doudoune bleue, pas de cheveux blonds tirant sur un roux clair, bouclés, qui s'échappaient de son bonnet assorti à son blouson. Clara se souvint qu'il faisait froid. Pourtant, elle était en nage d'avoir couru et de la buée s'échappait de ses lèvres. Elle était en colère aussi. Contre elle-même. Elle n'avait pas tenu sa promesse. Ses patients